

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 7 SEPTEMBRE, 1878.

NO. 45.

Le LOUISIANAIS.

JOURNAL OFFICIEL

DE LA

Paroisse St. Jacques.

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

ÉDITEUR ET RÉDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, pre-

mière insertion..... \$1.00.

Par carré de chaque publication subsé-

quente..... 75.

Les communications de nature personnelle

et les avis à l'année se régleront de gré à

gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans—A. G. Romain, Tchou-

pitoulas St. No. 15.

St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville,

Assomption et Ascension—Just Combes,

Donaldsonville.

Lafayette, Attakapas—Edouard E. Mon-

ton.

Nouvelle-Ibérie—

Vacherie—Morris Feitel.

LANGUE FRANÇAISE.

I.

Encore la langue française!

Où, encore.

Car, jusqu'à présent, nous avons

à peine effleuré ce sujet, et nous ne

sommes guère sortis de la Louisiane.

Mais la langue française, malgré

la tendance de certains hommes

et leur déclin assez peu raison-

nable, loin de perdre du terrain en

Amérique, conquiert chaque jour

de nouvelles intelligences et de nou-

veaux esprits parmi nous. Son ac-

tion se développe et son influence

s'étend d'une façon visible et sensi-

blement. Il suffit d'ouvrir les yeux pour

voir.

Outre la Louisiane qui la parle

dans la moitié de sa population, du

Canada qui la reverte et ne veut point

en parler d'autre, des Français et de

la dissémination qui ne seraient fon-

der et qui la propagent tout natu-

rellement, des innombrables Alle-

mands qui la disséminent presque

tous, en sortant du cercle des Athé-

niens et du monde des journalistes,

en pénétrant dans la société essen-

tiellement américaine par le nom, la

langue et les origines saxonnes, qui

donne ne lui rend pas la justice due,

la repousse systématiquement, et

n'en subit point, volontairement ou

à son insu, l'influence positive, les

progrès et le rayonnement civilisa-

teur!

Ses adeptes, si nous pouvons nous

servir de cette expression, sont innom-

brables. On les trouve partout, dans

presque toutes les familles, au vil-

lage comme à la ville, mais surtout

dans les classes supérieures et diri-

geantes des États-Unis. Et si elle

est encore un luxe, le luxe de l'intel-

ligence, de la science et de l'éduca-

tion, on comprend que ce luxe des

lettres et de savants va bientôt de-

venir un besoin général. Car la ci-

vilisation de ce siècle, à laquelle les

États-Unis n'ont point de point de

soustraction, puisqu'ils sont eux-mê-

mes une large part de la civilisa-

tion, vous entraîne dans son mou-

vement de connaissances nécessai-

res, d'échanges constants et de rap-

prochements intimes.

Les peuples ne sont plus des

étrangers pour les peuples, les na-

tions ont cessé d'être isolées les unes

des autres, la solidarité, principe mo-

derne aux applications généreuses

et chrétiennes, sera bientôt la loi

de l'humanité. Le monde, d'un pas

sûr et consciencieux, par les décou-

vertes et par la science, marche à

l'unité.

Et la France nous serait-elle une

étrangère!

Il faudrait pour cela que la Fran-

ce cessât d'être la France, et que

les États-Unis perdissent leur nom

plus retentissante du monde, et sa

langue, qui est le verbe de la clarté,

de la vérité et de la philosophie.

Il faudrait faire des ruines avec

ses académies, ses collèges, ses éco-

les, ses manufactures, ses ports, ses

vaisseaux et ses villes.

Il faudrait raser Lille, Lyon, le

Havre, Bordeaux, Marseille et Paris.

Mais, tant que la France aura

toutes ces choses, tant qu'elle tra-

vaille avec l'admirable conscience

que nous lui connaissons, tant que

les hommes boiront son vin, liront

ses livres et se tourneront respec-

teusement vers elle, comme les

Musulmans vers la Mecque, il nous

faudra lui payer un tribut de respect

et d'admiration, et rechercher son

amitié précieuse et civilisatrice.

N'aurions-nous pas besoin d'elle?

Pouvons-nous nous suffire à nous-

mêmes, et si nous recevons de la

France, comme les autres, n'avons-

nous rien à lui donner en échange?

Car nous avons des navires, des

flottes, des ports et des produits.

Car nous sommes le commerce, le tra-

fic et l'échange. Car nous possédons

le bois, le fer et le coton. Car, à

cette heure de vapeur et d'efface-

ment dans les distances, le chemin

de l'Atlantique est une route où les

navires se couloient à chaque ins-

tant, comme les hommes dans les

rues d'une ville. Les condamnés

sont quelquefois redoutables, nous

le savons. Mais la France, à l'heu-

re actuelle, est à huit jours de l'A-

mérique. Quand l'une parle, l'autre

entend, et si au moment où nous cri-

ons, il tombait une pierre du Lou-

vre, notre plume le dirait. Quant à

supposer une minute que l'une puis-

souffrir sans l'autre, nous ne le pou-

ons. Il y a, entre les nations rap-

prochées et civilisées, solidarité dans

la joie comme dans la souffrance.

Et cette solidarité, croyons-le bien,

n'est pas une question de sentiment

et de sentimentalisme, d'origine et

de langue, mais d'intérêt supérieur

et majeur.

Que veulent dire les congrès mo-

nétaires?

Et que signifie présentement le

traité de commerce franco-améri-

can?

II.

Car le traité de commerce franco-

américain, dont se préoccupent au-

jourd'hui les hommes les plus éclairés

des plus libéraux des deux nations, a

certainement un sens et une portée.

Si ce n'est pas le sentiment qui le

dicte, c'est assurément l'intérêt qui

le commande.

Et notons, pour prouver que l'o-

pinion publique devance générale-

ment l'intelligence des gouverne-

ments, mais aussi que les gouverne-

ments libres se rendent à la man-

ifestation de l'opinion publique, que

le traité de commerce franco-

américain est dû ou sera dû à l'in-

itiative de quelques Américains et de

quelques Français éclairés.

Mais, afin de rentrer dans notre

sujet, parions que ces hommes, re-

présentants avoués des deux na-

tions, actuellement assemblés à Pa-

ris et délibérant, savent et parlent

tous la langue française, et que cette

langue, dans leur bouche, exprime

la raison, la clarté, la

sincérité et l'intérêt des deux gran-

des nations républicaines.

Cette langue est donc bonne à

quelque chose.

Hier aussi, nous le répétons,

quand les plénipotentiaires de l'Eu-

rope étaient réunis à Berlin, quelle

langue ont-ils parlée? Sans un lé-

ger accent chez plusieurs d'entre

eux, et leurs têtes, vous auriez pris

ces Russes, ces Turcs, ces Anglais,

ces Prussiens, ces Autrichiens, ces

Italiens, ces Romains et ces Grecs à

la pour des Français. Et si, comme

on l'a remarqué avec un peu d'ironie,

le traité n'a pas été rédigé dans un

français absolument irréprochable,

c'est que le chancelier Bismark, tou-

jours un peu trop prussien, a coopé-

ré à la rédaction du dit traité. En

plus, que si la France, au congrès

de Berlin, s'est tenue sur le terrain

de la prudence, et n'a pu, au milieu

des larons commodes, faire domi-

ner sa grande voix de justice, c'est

qu'elle n'a pas été redoublée, c'est

mis! Et que de vaincus! Mais ces

vaincus, heureux de l'être, l'ont été

sans une larme et sans une goutte

de sang. Leur défaite a été un tri-

omphe. Car ces vaincus de loin, ces

étrangers, ces hommes de tous les

idiomes et de toutes les langues, in-

certaines comme tous ceux d'une é-

poisance, ont été initiés dans la

puissante lumière de la certitude et

de l'évidence. Paris a mis ses splen-

deurs et ses merveilles à leurs pieds.

Ils ont pu voir, entendre et prendre.

Outre l'Exposition, grande Bible de

tous les peuples et de toutes les

œuvres, qui dit l'humanité moderne

de même que le livre hébreu disait

l'Asie ancienne, ils ont pu voir, lire

et admirer tout ce que les lettres,

les arts et les sciences ont entassé

pendant des siècles dans la vérita-

ble capitale de l'esprit humain. Place

leur a été faite à la table constam-

ment servie. On ne leur a ménagé

ni les spectacles ni les fêtes. Ils ont

dû se dire qu'il n'y a point de nuit

dans ce monde du travail constant,

du progrès continu et du génie à

l'aile éternellement ouverte. Et

quand ils s'en retourneront chez

eux, aux quatre points cardinaux,

parlant la langue de leur amis et de

leurs maîtres, ils seront des hommes

entièrement nouveaux. Ils auront

subi la transfiguration des somnets.

Auront-ils encore des préjugés, des

petitesse et des haines? Quitte l'on

Paris comme on quitte Rome?

Pensez-vous que les pèlerins de la

liberté, salués par la grande voix de

la civilisation, accueillis par le sym-

bolisme du monde, ayant vu des

miracles vrais et des miracles in-

nombrables, puissent avoir quelque

chose de commun avec ceux du Syl-

labus, des coquilles d'huîtres et des

miracles à quatre sous? Est-ce que

ceux qui s'en retournent au passé,

ceux qui se laissent emporter par le

servitisme, ressemblent à ceux qui

marchent fièrement et consciencieu-

sément vers l'avenir, ayant la foi

dans l'âme et la lumière au front?

Et les pèlerins de l'Exposition de

Paris, qui ont assisté au centenaire

de Voltaire et au centenaire de

Rousseau, ne parleront jamais d'as-

servitisme, de tourmenter les con-

sciencés et de brûler les gens.

S'ils n'ont point appris à s'enge-

noûiller dans la possession des choses

mortes, ils ont appris à glorifier Dieu

dans la magnificence des ses ses

œuvres et de ses lois.

Car le progrès des hommes est la

loi de Dieu.

III.

Mais nous l'avons pris trop haut.

On tira sans doute de notre lyrisme

et jugement.

Que voulez-vous? Chacun parle

ou chante comme il peut. Au reste,

</